

DÉSIR D'URBANITÉ PAR FRANÇOIS BARRÉ*

Peut-on programmer l'urbanité pour que dans la ville, l'homme ait droit de cité? Quel homme, quelle ville, quel temps? Les références pour parler d'urbanité nous reportent vite dans des villes anciennes et dans un monde de souvenirs et de mémoire. Cette inclination facilement nostalgique et souvent réactionnaire voudrait aujourd'hui confiner l'urbanité dans les réduits européens de la rétrospection académique. L'erreur était monstrueuse il est vrai, de ceux qui proclamaient d'abord la vérité unique de la ville moderne et de sa science, l'urbanisme. L'homme nouveau, s'il doit exister, marchera longtemps enveloppé dans les oripeaux de ses histoires et de ses origines. Et la ville sera toujours plurielle, changeante, référentielle. Parlons des villes plutôt que de la ville. Il n'y a pas de lieu urbain qui ne soit un territoire. Il n'y a nulle part le terrain idéal de la ville idéale. (...)

Il est inutile d'entamer la litanie des vertus de l'urbanité oublieuse. L'évolution de la ville n'est pas une malédiction. Il faut tracer les chemins d'une urbanité nouvelle ouverte à la réalité d'aujourd'hui, à l'automobile, à l'industrie, aux progrès de l'hygiène publique... La ville musée, le quartier ancien réhabilité avec des manières d'anesthésiste et des attentions de garde-malade, les voies piétonnières éloignant systématiquement l'automobile et transformant la rue en jardin d'agrément pour dinettes scoutes et promotion des métiers d'art, ne nous paraissent pas augurer d'une urbanité vivante.

On ne peut s'empêcher de mieux percevoir l'urbanité pour ce qu'elle fut que pour ce qu'elle pourrait être. Projeter l'urbanité c'est dire à nouveau que le bonheur est une idée neuve, ici et maintenant dans la ville. Et il y a quelque outrecuidance à vouloir retrouver la trame de ce bonheur de la ville pour qu'il advienne à nouveau, resurgi mais différent. Cette urbanité sur le vif, diverse selon les villes et les cultures, domestique ou trépidante, institutionnelle ou sauvage, n'obéit pas aux considérations de quelques docteurs ni aux obligeances de quelques pétitionnaires rassemblés autour de leur savoir. Elle est d'abord ce qu'en feront les habitants de la ville à travers des pratiques, des luttes, une sociabilité.

L'urbanité recouvre la ville et pénètre son tissu tout entier. Elle obéit à une infinité de variations d'échelles. La ville est un tout multicellulaire et l'urbanité s'y joue à tous les niveaux spatiaux et temporels. Le profil de la ville, son pays, son relief, sa forme, sa croissance, son extension, ses quartiers, ses rues, ses modes de regroupements bâtis, ses traversées; tout en elle du travail macro-urbain jusqu'au microcosme de la cour, demande le même goût de la relation et d'une continuité sans mimétisme. Le temps y connaît une égale diversité depuis l'histoire du lieu et de son génie, jusqu'aux instants du quotidien; de la célébration à l'effusion. L'urbanité s'inscrit bien sûr dans une morphologie, se coule plus volontiers dans les formes qui ont porté son développement et défini un habitus. Mais la ville dispose dans ses enfances successives, d'une incomensurable plasticité. Elle n'est pas taillée comme un vêtement sur le « patron » intangible du premier ergonomie. Il ne suffit pas pour qu'elle vive mieux de recouvrir son tissu à l'identique. L'important ne tient pas seulement à la morphologie, et moins encore à la typologie mais à la relation. La ville est relationnelle; savant agrégat de dispersions réunies. La taxinomie permet de recenser certains éléments de cette relation multiple (qu'on pourra déceler dans une morphogenèse). Elle n'est pas après l'urbanisme sans mémoire la revanche des mémorialistes. Moyen indispensable, elle ne peut pas être la fin de la ville.

L'urbanité relate la ville, établit ses relations et ses correspondances. Elle en tisse le lien en même temps qu'elle en dit le récit. Lien et récit à la fois, la corrélation du collectif et du singulier constituent le fondement de toute urbanité. L'urbanité a la double façade du Crescent de Bath. D'un côté un quant à soi social, une représentation collective; de l'autre, une expression diverse d'un territoire domestique. L'architecte recherche aujourd'hui ces interpellations et redécouvre dans les bow-windows, les perrons, les vérandas, les galeries, les vérrières... une civilité de l'échange urbain. Le commerce entre le public et le privé exige une communication possible, une interaction nécessaire de l'un sur l'autre. La ville malheureusement cesse peu à peu d'être collective, comme si les activités, les débats, les rencontres, la création se retraient progressivement dans l'intérieur des bâtiments hors de la portée de tout voisinage et de tout partage. La ville s'est coupée en une multitude de petits territoires spécialisés (qui sont autant d'espaces d'exclusion pour ceux qui n'en sont pas destinataires), de domaines clos et privés. L'espace collectif n'a plus d'usage autre que circulaire. Le temps gagné, le temps choisi d'une vie et d'une ville moins astreinte au travail appellent l'espace collectif et ses degrés intermédiaires qui l'unissent aux domaines privatifs. Cette interpellation du public et du privé, du collectif et du singulier doit brasser la ville dans ses classes et non la hiérarchiser en zones de revenus. Paris, à devenir la ville la plus riche (le revenu moyen le plus élevé) et la plus vieille (l'âge moyen le plus élevé) de France, a perdu son peuple et le plus fort de son caractère, cette qualité de vigueur et d'insolence qui fait écrire à Louis-Sébastien Mercier¹ sept ans avant la Révolution Française, « naître à Paris, c'est être deux fois français ; car on y reçoit en naissant une fleur d'urbanité qui n'est point ailleurs ». Cette fleur là ne poussera pas dans le futur jardin des Halles (...).

On recommence à aimer la ville, sa densité, et ses musiques, tant mieux. Mais cette altérité doit être active. Les traces du passé qui font la ville familière et doivent demeurer, évoquent simultanément sa pérennité et son changement. Elles sont autant signes et marques de conflits que de consensus. L'urbanité de la ville moderne n'est pas le succédané de la paix sociale. Sa violence est réelle, de production, de pulsion, de nombre, d'emportements et de réappropriation. Elle est autant sous les pavés qu'au faites des édifices publics.

Le hululement strident des sirènes des voitures de police à New York est un élément fort de l'urbanité de cette ville brutale et somptueuse. Ce qui permet au corps de connaître la ville et de s'y exprimer doit être plus humain que le terrain plat de Lé Corbusier ou les caractères univers de la signalétique urbaine.² L'urbanisme et ses commissaires ont transformé la ville en un « fond » sensoriel indistinct qui annule tous les reliefs et nivelle les sensations. Le sonore, le visuel, le tactile, le lumineux, l'olfactif... sont changés en une sorte de coulée continue qui nous enrobe pernicieusement et nous fait nous-mêmes les fluides d'un circuit généralisé. Redécouvrons la couleur, le bruit, la pente, les matières, le rythme des éclairages, la rapidité d'une ville pleine d'accidents. La surprise doit rester possible, l'irruption du non affecté, la force soudaine puis progressivement installée du détournement. La trame de l'ordre, le contrôle de la ville ne doivent pas étouffer les pratiques spontanées, les expédients de survie qui peuplent les rues de petits métiers : les rues nocturnes qui redessinent la ville et donnent aux épanchements des jardins secrets ; les marquages privatifs du domaine public, les signatures, les empiétements. On ne refait certes pas la ville en repeignant son mur, mais on la détruit peu à peu en voulant édifier les règles mêmes de son usage. La ville enfin doit garder des pages blanches, des territoires vagues, des poches d'aventures, zones et barrières que d'autres sauront habiter.

La ville n'est pas transparente. Invite à la dérive, elle doit préserver ses épaisseurs et se garder d'une sécurité envahissante qui voudrait la mettre à nu. L'homme le mieux réglé, l'esprit le plus tranquille possède en sa ville des territoires potentiels, des cités invisibles, des repères et des repaires. Derrière sa vie rangée, la ville grouillante qu'il côtoie quotidiennement est parsemée d'embuches monstrueuses et d'incroyables plaisirs. Il existe à côté du Paris réel... « un Paris fantôme, nocturne, insaisissable, d'autant plus puissant qu'il est plus secret, et qui vient à tout endroit et à tout moment se mêler dangereusement à l'autre. Le Monde où à tout instant, tout est partout possible... c'est celui où chacun passe sa vie... »³ (...)

(suite au bas de la colonne 3)

PROPOS D'URBANITÉ

EN QUÊTE D'URBANITÉ POUR UN AUTRE DÉVELOPPEMENT

PAR JOHN F.C. TURNER*

L'urbanité est une fonction d'accomplissement. C'est pourquoi elle est impossible à ceux qui sont aliénés. Elle suppose une participation de tous les citoyens au gouvernement. Elle repose sur un sens juste de la vie, sur l'harmonie entre la civilisation et la biosphère. Il y a urbanité quand il y a développement réel, « ...quand les hommes et leurs communautés, quels que soient le champ et la durée de leurs efforts, agissent en tant que sujets au lieu de subir en tant qu'objets ; quand ils affirment leur autonomie, leur indépendance et leur confiance ; quand ils s'attaquent à des projets pour les réaliser. Se développer, c'est être, ou devenir. Pas avoir »¹. Ce résumé d'un résumé² repose sur un postulat : le profit et le pouvoir sont des forces aliénantes, le marché aussi bien que l'Etat doivent être soumis à un troisième pouvoir, celui de la société ou de la communauté des citoyens, dans ses formes réelles et démocratiques. Dans toute action et dans toutes les actions, il faut donc rechercher un équilibre et non l'hégémonie d'un des pouvoirs (...).

Pour lutter contre l'aliénation, par rapport aux autres, par rapport au travail, par rapport au monde où nous vivons, il faut passer à l'action à la fois au niveau individuel et au niveau communautaire. Dans la maison, dans le quartier, sur le lieu de travail. C'est en revendant le contrôle de leurs propres ressources que les défavorisés forcent la voie des changements, globalement et localement ; dans la mesure où cette revendication les oblige à modifier leur mode de vie, les riches ont à leur tour l'occasion de se libérer et de redécouvrir la vie – en exploitant mieux des possibilités plus réduites. Pour que les comportements et les valeurs changent, et ils changeront, il faut travailler ensemble à la survie de tous (...).

Il n'y aura donc pas de changements réels dans le mode de logement ou par le biais du logement si les hommes ne passent pas à l'action sur le plan local et s'ils n'obtiennent pas le soutien du gouvernement et de l'industrie. Les citoyens disposant de leviers de commande de par la loi ou dans l'administration ou dans le domaine de la technique doivent œuvrer de concert avec ceux qui organisent la vie à l'échelon local. Pour l'architecte, cela veut dire qu'il faut travailler directement avec et pour les hommes, au lieu de passer par les « organisations représentatives » – qui sont, aujourd'hui, à peu près les seuls clients qui se présentent. Un professionnel ne peut prétendre gérer l'urbanité en se faisant complice du détournement des besoins réels et de la dictature de formes spécifiques – qu'il s'agisse du logement ou de toute autre forme de bien ou de service – imposées par les organisations centrales. ■

* Architecte à Londres et auteur de nombreux livres axés sur la recherche d'alternatives plus réalisables pour l'habitat social dans le Tiers-Monde.

1. FIPAD (Fondation internationale pour un autre développement). *Building Blocks for Alternative Development Strategies*, étude pour l'enquête sur le Tiers-Monde (Dossiers de la FIPAD, n° 17, mai-juin 1980, à la FIPAD, 2, place du Marché, 1260 Nyon, Suisse).
2. J.F.C. Turner. *What to do about Housing - Its part in another development*. contribution aux dossiers de la FIPAD, n° 15, janvier-février 1980.

EXTRAIT DE L'ARTICLE INÉDIT DE JOHN TURNER PUBLIÉ EN EXTEHO DANS LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION « A LA RECHERCHE DE L'URBANITÉ » (EDITIONS ACADEMY, PARIS).

CATALOGUE DE L'EXPOSITION 172 PAGES DONT 16 EN COULEURS

AU SOMMAIRE :

- François Barré
Alain Sarfati

Tahar Ben Jelloun

Maurice Culot

Gaetano Pesce
John F.C. Turner

Jean Nouvel
Pierre Sansot

Anne Cauquelin
Damien Hambye

Luciana Miotto et
Jean-Pierre Muret

J. Van der Biest
René Schoonbrodt

Irina Lambert
Jean Rémy

Présentation des auteurs (105 personnes ou groupes) et de leurs projets d'urbanité choisis pour l'exposition : 65 travaux illustrés et commentés sur 110 pages.

ÉDITIONS ACADEMY
70, RUE DES SAINTS PÈRES, PARIS 75007

AUTEURS

SUITE DE LA PAGE 1

- RAHAMIMOFF Arie, Jérusalem
RAMOS Carlos, Buenos Aires
REICHEN Bernard, Paris
REIMERS Per, Lindigó
ROBAIN Martin, Paris
ROBERT Philippe, Paris
ROCA Miguel-Angel, Cordoba
SAKSKILDE Jorgen, Soborg
SAMUEL Eva, Paris
SCHENK Leni, Mestre
SCHOLZ Stefan, Berlin
SCHULTES Axel, Berlin
SCOBELZINE André, Strasbourg
SIGSGAARD Niels, Klampenborg
- SILVETTI Jorge, Boston
SKOUSBØLL Karin
SØRENSEN Steffen, Copenhague
SPOSOB A., Moscou
TOSI Mauro, Rome
TOUSSAINT Philippe, Bruxelles
TSCHUMI Bernard, New York
URBS, Bruxelles
VAHL Joost, Delft
VAN DE VEN Cornelis, Eindhoven
VANDKUNSTEN, Copenhague
VASCONI Claude, Paris
VERLIEFDEN Michel, Bruxelles
WHITE Stephen, Londres
ZILLICH Clod, Berlin ■

(p. 77-78-79-80)***

L'URBANITÉ : UN MOYEN DE TRANSFORMER LA RÉALITÉ URBAINE

PAR PIERRE SANSOT

Nous sommes quelques-uns à souhaiter que cette urbanité s'accomplice et quoi de plus naturel si on reconnaît qu'elle est bienfaisante ! Puisqu'on évoque à son sujet le respect de soi et des autres, la délicatesse dans nos relations avec autrui, la tolérance, on en conclura qu'il s'agit d'une vertu, d'une qualité, autant que d'une manière d'être, ou d'un « habitus ». Il est vrai que l'on peut adoucir la connotation éthique de ce terme : il s'y prête de lui-même ; il évoque dans la vertu ce qu'elle a de plus aimable, de plus attrayant, le souci des formes et de l'élégance, plutôt que l'accomplissement d'un devoir contre-nature, une entente spontanée, chaleureuse, une sorte de tact qui nous soustrait aux maladresses par lesquelles nous mettons à mal autrui. Cette urbanité à laquelle nous reconnaissions une valeur extrême, même si elle n'a pas tout à fait disparu, même si elle est encore présente, ne possède pas toute l'empire souhaitable, puisque nous parlons de la remettre à l'honneur. On s'interroge sur les moyens les plus efficaces de la réinventer par des mesures politiques, par des opérations municipales refléchies, par des luttes urbaines plus incisives. Or, tenter de préciser une stratégie, avoir à choisir entre plusieurs procédures, c'est reconnaître implicitement que la valeur désirée est loin de s'incarner dans le présent et à nouveau il apparaît que nous avons affaire à une notion plutôt normative que descriptive.

On peut nuancer cette opposition et l'on affirmera qu'il vaut mieux raisonner en termes opérationnels. Au fond, le concept « d'urbanité » serait un moyen commode de mieux penser et transformer la réalité urbaine. D'autres concepts ont eu, ont encore, leur importance comme celui de lisibilité ou d'aménagement ou d'optimisation économique, mais parce qu'ils n'ont pas donné les résultats escomptés, nous sommes tentés de les récuser ou pour le moins de les mettre à la disposition de ce terme plus généreux et plus englobant d'urbanité : un Idéal Régulateur. Cette remarque ne manque pas d'intérêt dans la mesure où elle déplace le problème. Elle semble surmonter l'antique dilemme du politique et de l'éthique, de l'efficacité et de la moralité. Nous aurions enfin un idéal qui ne demeure pas purement au niveau des intentions les plus pieuses et les plus stériles, et qui peut constituer un terrain commun de discussion entre les aménageurs, les architectes, les élus politiques, les populations concernées et les chercheurs en sciences sociales. ■

EXTRAIT DE L'ARTICLE INÉDIT DE PIERRE SANSOT PUBLIÉ EN EXTEHO DANS LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION « A LA RECHERCHE DE L'URBANITÉ »

INTERVIEW DE MARCO POLO SUR L'URBANITÉ

PAR LUCIANA MIOTTO*
ET JEAN-PIERRE MURET

L.M. : Marco, tu as vu nombre de contrées, pourrais-tu me dire, au travers de tes souvenirs, ce que représente pour toi l'urbanité ?

M.P. : Il est vrai que j'ai vu un Empire qui ne le céda point aux Romains, mais si tu me questionnes sur l'urbanité, je ne peux que me référer aux villes italiennes.

Pour moi leur urbanité est dans leurs espaces mesurés, ramassés dans des murailles qui les défendent de l'extérieur, de l'infini. A l'intérieur il y a des lieux privilégiés, comme les places, lieux de rencontres et d'échanges, lieux où se manifeste le plus sentimen collectif.

La place du « Campo » de Sienne, par exemple, est le symbole même de la ville. Au moment du « palio » c'est le théâtre de la participation collective, du « vivre la ville ». Les « contrades » siennoises sont un peu comme vos « comités de quartier » : il ne peut y avoir de villes sans cette expression de groupes restreints, marquant le territoire, où ils vivent tous les jours de leur empreinte. Mais je crois que l'urbanité de ces villes est aussi due à l'autonomie des formes : l'aménagement des espaces est spontané, il se forme et il se modifie avec l'usage.

L.M. : Veux-tu dire par là que l'architecture n'est pas dans l'urbanité des villes du Moyen Age ?

M.P. : Non, je ne veux pas dire cela, je voulais seulement te faire remarquer que les édifices, les monuments, même les plus symboliques comme la cathédrale ou le palais communal, ne sont pas des « objets abstraits », mais font partie d'une continuité urbaine ; eux-mêmes engendrent la qualité de l'espace environnant.

L.M. : Mais les tours de S. Giminiano, par exemple, sont aussi des éléments d'urbanité ?

M.P. : Je crois. D'abord parce qu'elles caractérisent physiquement la ville, et puis parce qu'elles expriment leurs propres tensions internes (luttes entre puissances ou possédants citadins). Tout cela est autant de marques, autant de signes qui font qu'une ville n'est jamais semblable à une autre.

L.M. : Pourquoi ne parles-tu jamais de Venise ?

M.P. : Tu la connais autant que moi ! Mais je veux revenir à la première question, justement en parlant d'elle. L'urbanité d'une ville est faite de différentes choses. Je me rappelle par exemple, dans mon quartier de Rialto, le bruit qui le caractérise, ce bruit de marché qui s'ajoute à celui propre à la ville : le pas des hommes, les échos sous les arcades, l'imperceptible bruit des rames dans l'eau, le fracas des ondes sur les murs des maisons... les bruits dans le brouillard.

Et les odeurs ! Le marché des fruits et légumes répand les différentes odeurs des saisons et cela s'ajoute aussi à l'odeur propre de ma ville : un mélange de terre et de mois, de sous-bois et de lagune... Tu vois, l'odeur est tellement importante pour le souvenir d'une ville, comme pour le souvenir d'un amour...

Vous, qui parlez tant d'urbanité, vous ne devriez pas oublier ces dimensions. ■

* Historienne d'architecture à l'université de Vincennes et co-réalisatrice de l'exposition d'architecture de la Biennale de Paris.

(suite de la 1^{re} colonne)

La pratique semble s'amorcer d'une architecture urbaine à tendance démocratique qui abolit l'urbanisme et privilie la relation. L'habitant et l'architecte paraissent négocier et confronter des demandes complémentaires qui s'associent dans le projet sans s'y annuler. Notre réalité fractionnée, notre univers médiatisé retrouvent les identités éparses dans une architecture du cumul et du collage. Mais cette espérance qui ne nie plus la volonté du mouvement moderne de peser sur le monde doit le prolonger dans la réalité. Lentement, dangereusement, en conjuguant l'invention créatrice et l'invention participative. En sachant que la ville est toujours une question en attente. ■

* Co-fondateur en 1969 du centre de création industrielle (C.C.I.) ; conseiller auprès de la Biennale de Paris pour l'exposition d'architecture.

EXTRAIT DE L'ARTICLE INÉDIT DE FRANÇOISE BARRÉ PUBLIÉ EN EXTEHO DANS LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION « A LA RECHERCHE DE L'URBANITÉ ».

A LA RECONQUÊTE DE L'URBANITÉ

PAR RENÉ SCHOONBRODT*

Savoir faire la ville, savoir vivre en ville – ce qui définit l'urbanité – est un processus continu que l'histoire des travaux de l'Atelier de Recherche et d'Action Urbaine (A.R.A.U.), à Bruxelles, illustre bien. Autrement dit, l'A.R.A.U. n'a pas su tout de go renverser les principes fonctionnalistes de la Charte d'Athènes selon lesquels le meilleur mode d'urbanisation réside dans l'application stricte de zonage : « habiter, travailler, se récréer, circ